

Les Plumes écarlates

Pascale May

Les Plumes écarlates

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08651-4

Prologue

Paris, le dimanche 8 janvier 2017,

Minuit. Frigorifiée, elle arpentait les allées détrempées depuis trois heures. Bilan : quatre clients. Seulement quatre. Ils ne se bousculaient pas cette nuit-là au Bois de Vincennes. Il faut dire que le temps ne prêtait pas à traîner dehors. Une pluie glaciale vous pénétrait jusqu'aux os. Pourtant jusqu'il y peu, cela ne les dissuadait pas. Mais, la vérité c'est qu'elle était devenue trop maigre pour affrioler ses compatriotes, habitués aux femmes bien en chair ; en un an et demi, elle avait perdu bien davantage que ses rondeurs. L'appétit l'avait abandonnée en même temps que ses rêves. Et puis, bien qu'elle s'en défendît auprès de Mama Gervaise, elle se gardait bien de croiser leur regard luisant de concupiscence.

Une concurrence sans pitié faisait rage entre les filles. Mais elle ne risquait plus d'y contribuer ; elle ne risquait plus de leur voler un client. Certes, elle devait rembourser quotidiennement deux cent-quatre-vingts euros à sa *madam*, dont le tiers de loyer pour le taudis dans lequel elle essayait de survivre, mais à raison de dix euros la passe elle n'était pas au bout de ses peines. Imaginer tapiner encore des années était au dessus de ses forces, elle se laisserait mourrir plutôt que de l'endurer ; alors autant cesser dès maintenant de faire du zèle. Ses pensées en étaient arrivées à cette conclusion environ une semaine plus tôt. Oui, c'était ça, c'était l'autre samedi quand ce malpropre avec des dreads qui puaient affreusement l'avait sodomisée avec tant de brutalité qu'elle en avait saigné pendant plusieurs jours.

Sa tante lui avait évoqué une dette de quarante mille naira¹ ; énoncé ainsi ou non, c'était du moins ce qu'elle avait compris. Mais, en fait, c'étaient d'euros dont il était question ; elle l'avait appris avec effarement en débarquant à Paris. Sa parente l'avait-elle dupée ? Avait-elle abusé de sa crédulité ? Hantée depuis par cette question, elle n'arrivait toujours pas à croire à sa culpabilité. A tout le moins avait-elle compris que son arrivée en France signait la fin de ses rêves. Que l'Eldorado occidental n'était qu'un mirage.

Après des débuts cauchemardesques, entre hébétude, terreur, douleur, inhibition et maladresse, pendant un an environ jusqu'en novembre dernier, entraînée malgré elle dans la compétition avec ses compagnes d'infortune, elle avait pris de l'assurance et s'était mise à enchaîner les passes, encore et encore, jusqu'à trente par jour, c'était à qui serait la plus performante. Mue par la rage de rembourser sa dette au plus vite. Mais voilà, le corps outragé et l'âme foulée au pied, elle s'était d'abord relâchée dans ses efforts, malgré elle, là aussi, comme si son esprit voulait encore mais que son corps et que son âme ne voulaient plus. Puis, avec l'épuisement physique et moral, elle avait décidé, depuis une semaine, de renoncer, de se laisser mourrir de faim, si elle ne succombait pas sous les coups. En vérité, elle n'était plus que l'ombre d'elle même.

Au petit matin, ses maquereaux la ramenèrent dans l'immeuble miteux du dix-huitième arrondissement, quartier Château-rouge. Après lui avoir fait traverser des couloirs à la saleté repoussante, à l'odeur crue et écoeurante, mélange de sang, de sperme, d'excréments et d'urine, ils la précipitèrent sans ménagement dans sa piaule sordide de neuf mètres carrés, aux murs décrépits suintant d'humidité, où sa *madam* l'attendait de pied ferme.

Menaçante, son ventre proéminent en avant et les poings sur les hanches, Mama Akunna était flanquée d'un de ses sbires ; probablement son petit ami, un Nigérian au faciès de truand dont le volume corporel n'atteignait pas la moitié de celui de sa comparse,

1. Monnaie nigériane.

mais tout en muscles et en testostérone et qui avait la main dure, une main redoutable aux doigts hérissés de bagoues, probablement en or massif.

La jeune migrante se mit à trembler. Etant désormais la moins performante de toutes les filles gérées par sa *madam*, elle s'était déjà fait tabasser à maintes reprises. Adossée à l'étroite bande de mur crasseux entre son lit et la porte d'entrée, elle se recroquevilla sur elle-même, durcissant ses membres pour parer aux coups. La matrone s'avança vers elle, pencha sa face déformée par la méchanceté ordinaire vers le corps ramassé et hurla :

« J'apprends que tu n'as eu que douze clients cette nuit ? en dix heures ?? Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu crois que tu vas pouvoir continuer à te la couler douce longtemps, sale flemmarde ? »

Malgré sa terreur, en un éclair, la jeune fille leva son visage en même temps qu'elle expulsa un jet de salive qui atteignit le front de la matrone.

Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Habituellement, elle ne répondait pas ; elle faisait profil bas. « Surtout ne réplique pas », lui avait recommandé ses compagnes. Mais là, c'était sorti tout seul. Il faut croire que la haine était toujours là, tapie au fond d'elle malgré son désespoir, prête à jaillir sans crier gare.

Les yeux agrandis comme des soucoupes, seul signe d'une fureur par ailleurs maîtrisée, Mama Akunna s'était aussitôt redressée en essayant le crachat avec son bras. Un rapide et discret signe de tête à l'attention de son chien de garde mit aussitôt celui-ci en mouvement. Une salve de coups de pieds et de poings s'abattit avec une régularité métronomique sur la jeune fille qui s'effondra. Tandis que la Mama ordonnait au cerbère de cesser, la jeune suppliciée, pour se protéger le ventre qu'il l'avait forcée à dégager, offrit involontairement son visage au coup de grâce.

« Pas la figure ! Je t'ai dit d'éviter la figure, pauvre idiot ! Comment veux-tu qu'elle appâte le client avec la gueule amochée

o ! sans compter qu'elle risque d'alerter les cafteurs du bus bleu ! », brailla Mama Akunna tandis que le sang jaillissait de l'arcade sourcilière droite de la malheureuse.

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

Okido, Nigeria, le samedi 6 mars 2004,

Son ballon avait atterri dans le potager, côté nord de la case, ou, plus exactement, du groupe de cases en pisé d'argile que Kosi habitait avec ses parents. Alors qu'elle se précipitait pour le récupérer, un papillon orange moucheté de noir se mit à voleter au dessus d'elle et la frôla. Elle pila dans sa lancée, leva la tête et vit alors se déployer sur l'azur du ciel, au dessus de la forêt, un arc en ciel gorgé de soleil.

Pieds et torse nus, vêtue d'un vieux short usé et délavé, elle profitait de l'éclaircie pour se défouler et transpirait abondamment dans la chaleur étouffante, dans l'odeur de la terre sèche fraîchement ramollie et des feuilles lavées. Des simulies et des moustiques lui dévoraient la peau, les oiseaux pépiaient gaiement dans les arbres, célébrant le retour de l'été.

Mais, soudain, de nouveau les palmiers se courbaient, les arbustes frémissaient, le ciel se chargeait, prêt à ouvrir ses vannes à des trombes d'eau, dans un de ces roulements de tonnerre assourdissants dont il avait le secret.

La saison des pluies venait seulement de commencer. La terre, meuble en surface, était encore sèche en profondeur. Mais, l'année précédente, au commencement de l'hiver, Tobechi avait fait goudronner son terrain qui s'étendait devant les cases jusqu'à la rue, afin que sa fille pût y jouer sans s'enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux.

Au chant du coq ce matin-là, comme chaque jour sauf le dimanche, à l'heure où le paysage était encore plongé sous un suaire

de brouillard opaque, il était parti avec sa canne à pêche et son sac à dos. Ce dernier contenait une cape de pluie, son filet de jute et ses hameçons : vers de terre vivants ou en décomposition, cafards, insectes morts et miettes de pain, ainsi qu'une gourde, remplie d'eau disait-il à sa femme, mais plus sûrement de vin de palme ; Chika n'était pas dupe. Il avait traversé la rue et était descendu vers la rivière Orashi, en contrebas, et sa pirogue amarrée à un ponton.

Au moment où Chika sortit de leurs cases tandis que, lentement, le soleil se faufilait entre les nuages vers son zénith, son mari se trouvait quelque part dans la mangrove au milieu de cette matière grise et dense montant des berges comme de la fumée, en train de ferrer quelque tilapia ou éperlan.

« *M ga-ese mmiri*¹ », dit-elle à sa fille.

*

Un peu plus tôt dans la matinée, mais après le départ de Tobeche, Chika et Kosi étaient allées récolter les plumes écarlates tombées de la queue des perroquets jaco. C'était dans le champ situé à un jet de pierres de leurs cases, entre la palmeraie dont les frondaisons recouvraient leur toit et la forêt du Haut-Orashi.

Elles y retourneraient au crépuscule.

Kosi attendait ces séances rituelles de la journée avec impatience. Dans une cacophonie de cris, de sifflements et de sons liquides telle l'eau s'écoulant d'une fontaine, toutes deux, ainsi que de nombreux autres villageois, se penchaient sur les taches sanglantes éparses dans les herbes. C'était à qui ramasserait le plus de ces plumes tant convoitées et, entre elles deux, un petit jeu. A chaque fois Kosi se démenait pour battre sa mère ; la plupart du temps, et sans difficulté, elle y parvenait. Pendant la collecte elle dissimulait dans son short un ou deux de ses trophées, qu'elle collait ensuite sur une page de son cahier ou sur un des murs de sa case.

1. Je vais puiser de l'eau.

Chika feignait de ne pas remarquer son petit manège et Kosi poursuivait son trafic, en douce, pas dupe elle non plus.

Sur une récolte totale de vingt-neuf, quinze s'inscrivirent à son palmarès ce matin-là lorsqu'elles firent les comptes en rentrant, soit une de plus que sa mère. C'était une maigre victoire, mais une victoire quand même, qui mit comme à chaque fois la petite fille en joie.

Elles en collectaient tout au plus une trentaine par battue au lieu de cent à cent-cinquante autrefois, lorsque Chika y allait seule ou avec *Nne-Ochie*¹, avant la naissance de Kosi. La disparition des perroquets jaco semblait inéluctable et le butin était de plus en plus maigre, ce qui les inquiétait, Tobechei et elle, ainsi que toute la communauté d'Okido.

En cause, le braconnage de ces psittacidés, sévissant depuis le milieu des années quatre-vingt-dix, mais également leur perte d'habitat par l'abattage des grands arbres où ils se reproduisaient. La déforestation permettait d'installer des puits de pétrole. Récemment, Tobechei avait dit à Chika que la réduction du volume des forêts avait atteint dans le pays, lors de la dernière décennie, vingt-six pour cent. Il lui avait montré l'article dans le *Delta news*. Le trafic des perroquets gris du Gabon, associé au déboisement, s'avérait une combinaison dévastatrice pour leur survie. Leur population diminuait par milliers d'individus chaque année.

Chika continuait de se rendre deux fois par semaine au marché de Kimania, petite ville Engenni la plus proche d'Okido, pour y vendre son maigre butin. Mais, malgré l'augmentation du cours de cette précieuse marchandise en voie de raréfaction, les affaires étaient moins lucratives que jadis.

La petite fille lui tendit la plume qui lui avait permis de gagner, avec autant de bonne volonté qu'elle en avait caché une autre dans son short lorsqu'elles étaient encore penchées sous les grands arbres couverts de perroquets. Du haut de ses quatre ans, Kosi comprenait

1. Grand-mère maternelle de Kosi